

## Les hommes, les archives, les livres

### À propos du Fonds Paul Meyer conservé à la Bibliothèque Universitaire de Nancy

Richard Trachsler (Zürich)

**RÉSUMÉ :** Cette brève contribution présente le fonds Paul Meyer, conservé à la Bibliothèque universitaire de droit et sciences économiques de l'Université de Nancy. Ce fonds, qui est arrivé à Nancy par legs en 1918 ou 1919, avec la bibliothèque du savant parisien, contient quelques documents manuscrits et notes de Meyer, ainsi que quelques lettres qui lui ont été adressées. Ces lettres se trouvent aujourd'hui à Nancy et non à la Bibliothèque Nationale de France avec le reste de sa correspondance parce qu'elles étaient conservées à l'intérieur des livres. La plupart ont donc un rapport étroit avec le volume où elles ont été trouvées, rapport qui montre que Paul Meyer utilisait sa bibliothèque comme des archives où il rangeait des documents concernant ses amis et ses collègues.

**MOTS CLÉS :** Histoire de la discipline; Philologie Romane; Meyer, Paul; Bibliothèque Universitaire de Nancy

**SCHLAGWÖRTER :** Fachgeschichte; Romanische Philologie; Meyer, Paul; Bibliothèque Universitaire de Nancy

On le sait, aucune discipline qui se respecte ne peut faire l'impasse sur sa propre histoire ou, en bon allemand : « Kluge Köpfe haben ihren Fachge-nossen gegenüber schon immer die Bedeutung der Fachgeschichte betont »<sup>1</sup>. L'histoire d'une discipline, comme l'histoire tout court, on le sait aussi, se niche dans les documents et les livres, qui sont conservés dans les archives et les bibliothèques. Or tous ces lieux de mémoire ont eux-mêmes leur his-toire, ce qui fait qu'il faut savoir interpréter non seulement ce qui reste, mais aussi leurs silences et leurs lacunes. La présente contribution, en l'honneur de quelqu'un qui a passé beaucoup de temps dans ces lieux de mémoire pour les rendre parlants, à nous et à ceux qui viendront après, n'a que l'objectif modeste d'attirer l'attention sur un fonds peu connu qui mériterait d'être étudié davantage.

---

<sup>1</sup> Frank-Rutger Hausmann, *Das Fach Mittellateinische Philologie an deutschen Universitäten von 1930 bis 1950*, Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters 16 (Stuttgart : A. Hiersemann, 2010), 1.

L'actuel Bibliothèque universitaire de droit et sciences économiques de l'Université de Nancy abrite depuis 1918 ou 1919 le Fonds Paul Meyer<sup>2</sup>. Paul Meyer, co-fondateur et co-directeur de la *Revue critique d'histoire et de littérature*, de la *Romania* et de la *Société des Anciens Textes Français*, est aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands philologues de tous les temps<sup>3</sup>.

Sa carrière est d'une cohérence rare : né à Paris en 1840, un an après son *alter ego* Gaston Paris, Paul Meyer entre à l'École des Chartes en 1858 et obtient son diplôme d'archiviste-paléographe en 1861. Il travaille par la suite dans différentes archives, d'abord dans le Midi, puis à Paris, et effectue surtout un grand nombre de missions dans les bibliothèques anglaises. À partir de 1869, il suppléa son maître Francis Guessard à l'École des Chartes, institution dont il devint secrétaire en 1872, mais il dut attendre 1882 et la libération du poste de Guessard pour devenir professeur titulaire. La même année, il succéda à Jules Quicherat, subitement décédé, à la direction de l'École des Chartes. Au Collège de France, il occupa la chaire de langues et littératures de l'Europe méridionale de 1876 à 1906<sup>4</sup>, qui complétait celle de Gaston Paris, centrée sur la littérature médiévale de France. Paul Meyer, « enfant de Paris »<sup>5</sup>, s'était en effet choisi la langue et la littérature occitanes comme champ de recherche privilégié et en était vite devenu l'un des meilleurs spécialistes de son temps.

<sup>2</sup> Il m'est agréable de remercier ici Madame Sylvie Bouchoule, la responsable du Fonds Paul Meyer à l'Université de Nancy, pour son accueil, sa disponibilité et la générosité avec laquelle elle a mis à ma disposition tout ce dont je pouvais avoir besoin.

<sup>3</sup> À la différence de ses contemporains, Gaston Paris et Joseph Bédier, qui ont tous les deux eu la chance d'avoir leur biographe, Paul Meyer n'a jamais fait l'objet d'une étude d'ensemble. Pour une première approche, on peut consulter Charles Ridoux, *Évolution des études médiévales en France de 1860 à 1914*, Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge 56 (Paris : Champion, 2001), 959–74, qui doit beaucoup à Jacques Monfrin, « Paul Meyer (1840–1917) et la naissance de la philologie moderne », facilement accessible dans ses *Études de philologie romane*, Publications romanes et françaises 230 (Genève : Droz, 2001), 21–33. Voir aussi Charles Ridoux, « Paul Meyer : langues et littératures de l'Europe méridionale (1876–1906) », in *Moyen Âge et Renaissance au Collège de France : leçons inaugurales*, textes rassemblés par P. Toubert et M. Zink, avec la collaboration d'O. Bombarde (Paris : Fayard, 2009), 141–4. On trouvera de nombreux renseignements ponctuels dans le livre d'Ursula Bähler, *Gaston Paris et la Philologie Romane*, Publications romanes et françaises 234 (Genève : Droz, 2004), ainsi que dans son travail sur l'affaire Dreyfus, cité *infra*, note 8. L'édition de la correspondance Paul Meyer-Gaston Paris est actuellement en cours. Cette édition, préparée par Charles Ridoux, sera le troisième volume de la collection « L'Europe des philologues » aux Edizioni del Galluzzo (Florence).

<sup>4</sup> En réalité, il cessa d'enseigner en 1884, après avoir pris ses fonctions à l'École des Chartes.

<sup>5</sup> La formule se trouve dans le discours funéraire de son élève Antoine Thomas (avec Maurice Prou et Charles Mortet), « Nécrologie : Paul Meyer », *Bibliothèque de l'école des chartes* 78 (1917) : 429–46, 430 pour la citation. [www.persee.fr/doc/bec\\_0373-6237\\_1917\\_num\\_78\\_1\\_461028](http://www.persee.fr/doc/bec_0373-6237_1917_num_78_1_461028).

Docteur *honoris causa* des universités d'Oxford et de Saint-Andrews, il fut aussi membre d'un grand nombre d'académies étrangères, en plus de l'Institut de France, où il fut élu en 1884. Il mourut le 7 septembre 1917, mais ses dernières années avaient été difficiles et longues : selon les mots d'un ami, il avait « mis des années à finir de mourir »<sup>6</sup>.

Déjà à son époque, son autorité et son jugement étaient universellement respectés, même si une certaine austérité et l'exigence scientifique très élevée qu'il appliquait certes à lui-même, mais aussi, et publiquement, aux autres, ont contribué à forger de lui l'image d'un savant excessivement sévère qui contrastait avec celle de Gaston Paris. Ce dernier était décidément plus diplomate et plus mondain et, surtout, meilleur danseur que son ami et confrère<sup>7</sup>. Paul Meyer, lui, apparaissait rigoureux, implacable et incorruptible en toute circonstance, comme lorsqu'il lui fut demandé d'officier en tant que graphologue dans l'affaire Dreyfus et qu'il déclara, sur la base de son analyse de l'écriture des pièces à charge, que la main qui avait écrit ces lignes ne pouvait en aucun cas être celle du capitaine, mais appartenait au commandant Esterhazy<sup>8</sup>. Ses fortes convictions personnelles pouvaient, en cas de conflit, se transformer en inimitiés durables, dont certains, comme Wendelin Foerster, ont fait les frais. Mais d'autres collègues moins belliqueux que le professeur de Bonn se sont également attiré l'inimitié de Meyer, parfois pour des incidents mineurs, comme Karl Bartsch. Concernant la germanophobie de Paul Meyer, dont la critique fait souvent état, elle existe sans doute à un niveau général chez celui qui avait pris les armes pour défendre Paris en 1870–1871, mais cela ne l'empêcha pas d'entretenir individuellement de bonnes relations avec de nombreux collègues allemands, en particulier Hermann Suchier, comme le montre aussi sa correspondance<sup>9</sup>. En France,

<sup>6</sup> Thomas, « Nécrologie : Paul Meyer », 435.

<sup>7</sup> « Vous savez pourquoi Gaston Paris est un plus grand philologue que moi ? C'est parce qu'il sait danser », aurait-il lancé à Nyrop, professeur de Copenhague, lors d'une réunion mondaine. L'anecdote est rapportée par Thomas, « Nécrologie : Paul Meyer », 435.

<sup>8</sup> Voir à ce propos Ursula Bähler, *Gaston Paris dreyfusard : le savant dans la cité* (Paris : Éd. du CNRS, 1999).

<sup>9</sup> Sur la polémique autour d'Aiol, voir Susanne Friede, « Wendelin Foerster : Kristallisationsgestalt einer sich institutionalisierenden Romanistik », in *Bartsch, Foerster et C<sup>ie</sup> : la première romanistique allemande et son influence en Europe*, éd. Richard Trachsler, Rencontres 64 : Secteur Moyen Âge : Civilisation Médiévale 7 (Paris : Classiques Garnier, 2014), 63–81, en particulier 75 (avec bibliographie). Sur la relation avec l'Allemagne, voir l'observation laconique de Ridoux, *Évolution des études médiévales*, 974 et l'introduction à la correspondance entre Bartsch et Paris : *Karl Bartsch – Gaston Paris : Correspondance*, entièrement revue et complétée par Ursula Bähler

on n'a jamais pu lier son aversion à l'égard de Joseph Bédier à un événement concret, mais il est sûr qu'il lui préférait Alfred Jeanroy, plus philologue, comme il disait, et que son hostilité envers Bédier n'a pas aidé la carrière de ce dernier<sup>10</sup>.

De tous les savants de sa génération, Paul Meyer est probablement celui dont la production scientifique a le moins vieilli, on pourrait presque dire que sa valeur reste intacte. C'est lié à sa conception très factuelle, c'est-à-dire 'scientifique' au sens de l'époque, de la philologie. Paul Meyer est un chercheur qui met de l'ordre et qui a horreur de la spéculation gratuite. Il découvre des manuscrits, parle de leur contenu, date et localise les documents. Quand c'est utile ou nécessaire, il classe aussi les textes qu'ils contiennent, tâche monumentale quand les témoins sont nombreux et se répartissent en plusieurs rédactions. Personne d'autre n'aurait pu classer comme l'a fait Paul Meyer les manuscrits de l'*Histoire Ancienne jusqu'à César* ou proposer un classement raisonné des *Légendiers*<sup>11</sup>. C'est que tous ses travaux se nourrissent, tout simplement, d'une longue expérience des manuscrits, qui, alliée sans aucun doute à une intelligence exceptionnelle, lui a permis de voir juste. « Paul Meyer a toujours raison », écrivait Gaston Paris à Pio Rajna, témoignant de la réputation dont jouissait le savant de son vivant<sup>12</sup>. Il fallait en effet quelqu'un comme Ernst Robert Curtius, qui pratiquait une autre forme de philologie, pour écrire, le 9 août 1946, à son ami Friedrich Panzer, germaniste et médiéviste de son état : « Aber was Meyer vor 60 Jahren urteilte, braucht heute nicht mehr bindend zu sein »<sup>13</sup>. Le successeur de Foerster n'a pas tort, mais dans une discipline comme la littérature médiévale, où la certitude est rare, tout est affaire de jugement. Et celui de Paul Meyer est très souvent le

à partir de l'édition de Mario Roques, *L'Europe des Philologues : Correspondances 2* (Firenze : Edizioni del Galluzzo per la Fondazione Franceschini, 2015), XXX–XXXIX, en particulier sur l'affaire Kutschke.

<sup>10</sup> Voir le jugement sur Bédier rapporté par Alain Corbellari, *Joseph Bédier : écrivain et philologue*, Publications Romanes et Françaises 220 (Genève : Droz, 1997), 35, ainsi qu'ici même l'article d'Alain Corbellari, « Joseph Bédier vu par Paul Meyer ».

<sup>11</sup> Paul Meyer, « Les premières compilations françaises d'histoire ancienne : I. Les Faits des Romains. – II. Histoire ancienne jusqu'à César », *Romania* 14 (1885) : 1–81, 36–81 pour l'*Histoire ancienne* et « Légendes hagiographiques en français », *Histoire Littéraire de la France* 33 (1906) : 328–458.

<sup>12</sup> Cité en exergue de l'article d'Ursula Bähler, « Correspondance de Karl Bartsch et Gaston Paris (1865 à 1885) : Quatrième partie : 1872–1885 », *Romania* 121 (2003) : 1–42, 1.

<sup>13</sup> Ernst Robert Curtius, *Briefe aus einem halben Jahrhundert : eine Auswahl*, herausgegeben und kommentiert von Frank-Rutger Hausmann, *Saecula spiritalia* 49 (Baden-Baden : Koerner, 2015), 468.

plus sûr parce que personne, avant ou après lui, n'a étudié plus de manuscrits, ne connaît mieux l'ancien français et l'ancien occitan, et, surtout, n'a autant travaillé que lui.

L'autorité de Paul Meyer se lit entre autres dans les lettres qui lui étaient adressées. Du monde entier, les collègues, jeunes et moins jeunes, adressaient leurs publications au professeur du Collège de France, au directeur de l'École des Chartes ou au co-directeur de la *Romania*. Certains écrivaient à l'homme de pouvoir, d'autres au savant, d'autres encore aux deux. Bien que peut-être dans une mesure moindre que Gaston Paris, Paul Meyer, dans le paysage académique de son époque, était lui aussi une figure majeure, dont l'avis comptait, surtout en Angleterre<sup>14</sup>.

La plus grande partie de sa correspondance, c'est-à-dire les lettres qui lui ont été adressées, est aujourd'hui conservée à la Bibliothèque nationale de France<sup>15</sup>. Si le fonds Paul Meyer de Nancy en possède aussi, c'est pour une raison très particulière, liée à son origine : elles se trouvaient dans ses livres, acquis par la bibliothèque<sup>16</sup>. À l'origine, les livres n'étaient apparemment pas destinés à l'Université de Nancy, puisque Paul Meyer, avant sa mort, envisageait de léguer sa bibliothèque à l'Université de Strasbourg, où existait une longue tradition en philologie romane<sup>17</sup>. Quand il est décédé, en 1917, la situation politique, pour ce qui concernait l'Alsace, était si peu sûre que le gouvernement français a dû décider qu'il valait mieux rediriger le legs vers la Lorraine, où les livres sont arrivés en 1918. Par la suite, en 1919, un effort des

<sup>14</sup> En témoigne, par exemple, le petit mot de l'évêque de Londres, contenu dans le lot Meyer 7 du fonds Paul Meyer de Nancy, daté du 7 juillet 1900. En quelques lignes, simples et élégantes, écrites à la main et en français depuis Fulham Palace, l'évêque invite le savant parisien à faire partie d'une commission « pour faire des recommandations [sic] sur l'organisation des Archives provinciales [sic] et municipales ». Il s'agit de Mandell Creighton (1843–1901), qui fut professeur d'histoire à Cambridge avant d'être nommé évêque de Peterborough (1891) puis de Londres (1897).

<sup>15</sup> « Lettres adressées à Paul Meyer », Paris, BNF, naf. 24417–24428. Le détail des correspondants est contenu dans le manuscrit Paris, BNF, naf. 13247.

<sup>16</sup> Les circonstances de la constitution du fonds et de son arrivée à Nancy sont bien exposées sur la page Web de la Bibliothèque de l'Université de Lorraine : [http://ticri.univ-lorraine.fr/udlbul-col.fr/index.php/Fonds\\_Paul\\_Meyer](http://ticri.univ-lorraine.fr/udlbul-col.fr/index.php/Fonds_Paul_Meyer), consultée le 17 septembre 2017.

<sup>17</sup> Dans les années précédant la mort de Paul Meyer, le *spiritus rector* en la matière était l'Allemand Gustav Gröber, que Meyer n'apprécia pas beaucoup. Gröber était décédé en 1911 et c'est Oskar Schultz-Gora qui lui avait succédé. À partir de 1919, ce sera d'ailleurs l'Alsacien Ernest Hoepffner qui occupera le poste, ayant échangé le sien à Iéna contre celui de Schultz-Gora. Sur la situation strasbourgeoise, voir Frank-Rutger Hausmann, « Elsässische Romanistikprofessoren vor und im Ersten Weltkrieg », *Romanische Studien* 4 (2016) : 429–58.

collectivités et, surtout, la contribution importante de Basil Zaharoff, marchand d'armes et par ailleurs philanthrope et bienfaiteur de l'université, a permis l'acquisition permanente de ce fonds pour l'université de Nancy.

La bibliothèque de Paul Meyer consiste en environ 5700 livres imprimés et 7700 brochures et tirés à part, conservés depuis les années 1960 à la Bibliothèque des Lettres et Sciences humaines<sup>18</sup>. Ce même dépôt abrite deux autres volumes de Paul Meyer concernant les bibliothèques d'Angleterre, accompagnés de matériel supplémentaire de sa main<sup>19</sup>.

Sur le site originel de l'actuelle Bibliothèque universitaire de Droit et Sciences économiques, correspondant à l'emplacement de la Bibliothèque pluridisciplinaire d'origine, sont conservées les parties manuscrites de sa bibliothèque. Il s'agit en particulier des extraits de sermons latins (coté Meyer 3), du *Pitsot syllabairé gardounneu en 1879*, c'est-à-dire d'un Syllabaire du patois du département du Gard, composé en 1879 par Pellet, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand (Meyer 4), du *Vocabulaire du patois de Bagnères-de-Bigorre* par Eugène Rolland (Meyer 5), d'un recueil de quarante-trois chartes originales du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle (Meyer 6) et des notes du savant sur des thèses de l'École des Chartes (Meyer 8). En outre, le fonds comporte un lot de notes et papiers divers extraits des livres de sa bibliothèque (Meyer 9). Il s'agit là de feuilles éparses, couvertes de notes qui se trouvaient à l'intérieur des livres.

Quant au lot Meyer 7, il contient des cartes et lettres qui lui ont été adressées<sup>20</sup>. Ces pièces se trouvaient elles aussi à l'intérieur des différents volumes de sa bibliothèque, et c'est pourquoi ils sont aujourd'hui à Nancy et non pas à la BnF. Elles sont au nombre de 314 et émanent de 225 correspondants différents. Pour un petit nombre de pièces, le correspondant n'a pu être identifié, en raison d'une signature illisible ou absente. Quelques rares lettres de Meyer se trouvent aussi dans le lot.

La plupart du temps, à vrai dire, il ne s'agit pas de lettres, mais de cartes, de billets, d'annonces diverses. Bien que leur contenu, d'après un premier sondage effectué, ne contienne pas de longs échanges ni de révélations particulières, ces documents ne sont pas moins utiles pour se faire une idée des

<sup>18</sup> Une bonne description est accessible en ligne : [www.calames.abes.fr/pub/#details-?id=D48040110](http://www.calames.abes.fr/pub/#details-?id=D48040110).

<sup>19</sup> Le matériel est coté, respectivement Meyer 1 et Meyer 2, mais a reçu, en plus, une cote de la Bibliothèque des Lettres : 88031 et 88033.

<sup>20</sup> Pour le contenu de l'épistolaire, voir [www.calames.abes.fr/pub/#details-?id=D48040110](http://www.calames.abes.fr/pub/#details-?id=D48040110). L'inventaire n'est pas totalement complet, mais rend bien l'idée générale du fonds.

personnes qui lui écrivaient et pour reconstituer donc les réseaux de Paul Meyer, mais encore faudra-t-il se garder de surinterpréter la présence d'une occasionnelle carte de visite comme la marque d'une relation suivie. On relève en tout cas un grand nombre de tels billets dont l'identification, pour certains, nécessiterait des efforts considérables. L'énorme collection de tirés à part, actuellement en cours de classement, fournira sans aucun doute des éléments plus probants à ce propos.

Les pièces rassemblées sous la cote Meyer 7 sont donc difficiles à exploiter parce qu'il y a une part de hasard qui a présidé à l'agglomération de ce lot. Souvent, assez clairement, il s'agit de papiers qui ont servi de marque-page et qui se sont glissés dans les livres par accident. On trouve ainsi l'ordre du jour de la séance trimestrielle de l'Institut de France du 2 avril 1887 et un petit mot du 23 mai 1893 concernant la réunion de la *Revue de l'Orient latin* prévue pour le lendemain qui doit être reportée en raison de la maladie d'un des membres. Le mot a sans doute servi de papier brouillon – il y a des notes au verso – puis de marque-page et a fini dans la correspondance à Nancy.

Ce qui est plus intéressant, c'est que certaines cartes et lettres se trouvaient dans les livres parce qu'elles ont un rapport direct avec le livre en question. De façon opportune, les bibliothécaires qui se sont chargés de l'inventaire du fonds ont parfois noté le volume où ils ont trouvé la carte ou la lettre. Ainsi la missive de l'abbé C. Allibert, une requête qu'il envoie à Paul Meyer en vue d'une candidature au concours des Antiquités de la France de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, devait se trouver dans son *Histoire de Seyne, son baillage et sa viguerie*<sup>21</sup>. On sait par exemple aussi que le mot de Paul Bergmans, qui écrit de Gand le 21 janvier 1901 pour demander le tiré à part d'un article et offre en échange son propre travail sur *Olivier de Castille*, était rangé dans l'ouvrage en question<sup>22</sup>. La carte un peu obséquieuse du jeune Giulio Bertoni, envoyée de Fribourg le 13 juillet 1908, accompagnant ses *Testi antichi francesi per uso delle scuole dei filologia romanza*, était restée dans le volume, de même que la lettre de Francis W. Bourdillon, envoyée de Buddington, Midhurst, Sussex, le 12 octobre 1906, pour accompagner ses *Early Editions of the Roman de la Rose*<sup>23</sup>. C'est le cas de la grande majorité des documents conservés

<sup>21</sup> Publiée en 2 volumes (Barcelonnette : A. Astoin, 1904).

<sup>22</sup> Paul Bergmans, « Un manuscrit illustré du *Roman d'Olivier de Castille* », *Messageur des sciences historiques, ou Archives des arts et de la bibliographie de Belgique* (1895) : 64–72.

<sup>23</sup> Giulio Bertoni, *Testi antichi francesi per uso delle scuole dei filologia romanza* (Roma-Milano : Società editrice Dante Alighieri, 1908) et Francis W. Bourdillon, *Early Editions of the Roman de la Rose* (London : Bibliographical Society, 1906).

à Nancy. Un auteur envoie à Paul Meyer son livre, accompagné d'une petite carte et le maître a laissé la carte dans le volume en question. Rien de plus naturel. La plupart du temps, ces cartes sont petites et le texte est court, sauf si l'auteur désire demander une faveur à Paul Meyer.

Ainsi Eugen Braunholtz, élève de Tobler et premier romaniste recruté à Cambridge (1859–1941). Fraîchement arrivé sur son nouveau lieu de travail, il envoie à Paul Meyer son livre sur *Die erste Parabel des Barlaam und Josaphat*, et demande courtoisement au maître s'il est encore activement en train de travailler à la description des manuscrits français conservés à Cambridge.

[1r<sup>o</sup>] 55, Hills Road, Cambridge, le 5 nov. 1884

Monsieur,

la petite brochure dont j'ai osé vous envoyer une copie étant, en quelque sorte, un modeste supplément à vos recherches fondamentales sur le roman de Barlaam et Josaphat j'espère qu'elle trouvera, malgré ses imperfections nombreuses, un accueil bienveillant de votre [1v<sup>o</sup>] part.

Résidant à Cambridge à présent je voudrais bien être utile à la science en continuant, avec votre permission, le travail heureusement commencé par vous sur les manuscrits français de Cambridge. Mais probablement vous n'avez pas renoncé à achever le travail vous-même. Dans ce cas, je vous prie de disposer librement de mes services : je serais heureux [2r<sup>o</sup>] de pouvoir contribuer, quelque peu qu'il fût, à un travail intéressant à plus d'un égard. D'autre part, si vous avez abandonné le projet de donner une description complète des manuscrits de Cambridge et que vous me permettiez de continuer votre travail, je vous prie de bien vouloir m'aider, au besoin, de votre riche expérience et de votre profonde connaissance des littératures du moyen-âge.

Daignez [2v<sup>o</sup>] agréer mes respectueux hommages.

Votre humble serviteur

E. Braunholtz

Heureusement, Paul Meyer n'avait pas renoncé à son projet. Braunholtz s'est ensuite éloigné du Moyen Âge, se concentrant sur son enseignement à King's College et publiant peu<sup>24</sup>. Au sein du Fonds Paul Meyer, ce type de document,

<sup>24</sup> Sur Braunholtz, voir l'entrée, due à Frank-Rutger Hausmann, dans *Romanistenlexikon*, [http://lexikon.romanischstudien.de/index.php~?title=Braunholtz,\\_Eugen\\_Gustav\\_Wilhelm](http://lexikon.romanischstudien.de/index.php~?title=Braunholtz,_Eugen_Gustav_Wilhelm), consulté le 5 octobre 2017. Meyer a continué à explorer les bibliothèques de Cambridge jusqu'en 1907. Il a fait relier ses différents articles parus de 1879 à 1907 dans la *Romania*, enrichis d'ajouts manuscrits, dans deux volumes reliés conservés dans le fonds Paul Meyer à la Bibliothèque universitaire de Lettres de Nancy sous la cote 88033.

pourtant court, figure parmi les plus longs. La plupart du temps, les textes accompagnant les publications sont plus brefs, parfois assortis d'une timide introduction pour justifier l'envoi – « C'est en suivant un conseil qu'a bien voulu me donner M. Suchier, professeur à Halle, que je prends la liberté de vous présenter un petit ouvrage [...] »<sup>25</sup> – et seuls les plus téméraires osent demander un petit compte rendu bienveillant du maître. Encore plus rarement, quelques-uns, dotés du goût du risque, discutent un compte rendu dont leur livre a fait l'objet<sup>26</sup>. Seules les femmes, en particulier Lucy Toulmin-Smith, bibliothécaire de Manchester College à Oxford, avec laquelle Meyer a co-édité les œuvres de Nicole Bozon, et la Comtesse M.-A. Gautier, écrivent plus librement et de manière presque enjouée à l'implacable savant<sup>27</sup>. Antoine Conio, un typographe marseillais dans le besoin, est également une exception<sup>28</sup>. L'écrasante majorité de la correspondance du fonds Paul Meyer est de nature professionnelle, ce qui n'a rien de surprenant vu que les papiers aujourd'hui à Nancy sont ceux qui se trouvaient dans les livres.

À cet égard, le fonds révèle d'ailleurs une particularité intéressante et touchante concernant Paul Meyer, ses livres et son rapport au monde. En effet, à bien y regarder, on voit que Paul Meyer ordonnait l'univers par rapport au seul système de classement digne d'un savant : celui de sa bibliothèque.

La petite note par laquelle Dietrich Behrens demande en allemand l'autorisation de reprendre, pour la nouvelle édition de sa grammaire, quelques documents imprimés par Philipon dans la *Romania*, est certes rangée dans l'exemplaire de la *Grammatik des Altfranzösischen* de Schwan-Behrens. Mais l'article de Philipon dont il s'agit a paru en 1910, et le mot est daté de « Giesen, 9. 5. 1911 »<sup>29</sup>. Or l'exemplaire de la *Grammaire* que possédait Meyer est la

<sup>25</sup> La note est datée du 25 septembre 1878 et signée par Oscar Kutschera, auteur d'une thèse intitulée *Le manuscrit des sermons français de saint Bernard, traduits du latin, date-t-il de 1207?* (Halis Saxonom : Typis karrasianis, 1878). Le mot était rangé dans le volume en question.

<sup>26</sup> Par exemple Heinrich Hagenmeyer, de *Ziegelhausen bei Heidelberg*, qui écrit le 3 février 1890, pour réagir à un compte rendu de Paul Meyer sur une de ses publications. Je reviendrai peut-être ailleurs un jour sur le cas de Dr. E. Wiechmann de Ludwigslust (Mecklenburg) qui écrit longuement, et à deux reprises, parce qu'il ne veut surtout *pas* de compte rendu.

<sup>27</sup> *Les Contes moralisés de Nicole Bozon*, éd. par Lucy Toulmin-Smith et Paul Meyer, SATF (Paris : Firmin Didot, 1889). Le fonds contient six lettres et cartes de sa main, datant d'entre 1881 et 1896, et trois lettres de la comtesse M.-A. Gautier datant d'entre 1905 et 1908.

<sup>28</sup> D'Antoine Conio, typographe à Marseille, deux longues lettres de 1904 figurent dans le fonds. Visiblement, Meyer lui a envoyé une petite aide financière, comme il ressort de la seconde lettre.

<sup>29</sup> Il s'agit de E. Philipon, « Les parlers du duché de Bourgogne aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles », *Romania* 39 (1910) : 476–531.

9<sup>e</sup> édition, parue en 1911<sup>30</sup>. Le mot n'a par conséquent pas pu accompagner le volume où il a été conservé. Paul Meyer n'a donc pas laissé la carte dans un volume qu'il aurait reçu en même temps, il l'a classée là. Parfois, il est évident que le mot est arrivé après le volume. Quand Elphreda Fowler, auteure d'une thèse sur Gower, écrit :

Cher Monsieur,

je regrette beaucoup de vous avoir envoyé une rédaction (sic) mal faite et peu claire : je viens d'en faire une seconde, où j'espère avoir corrigé, autant qu'il m'était possible, les fautes de la première [...]<sup>31</sup>.

La rédaction en question ne semble pas se rapporter au volume où la lettre a été retrouvée<sup>32</sup>. Meyer l'a placée là parce que là était sa place, comme dans une chemise où on aurait inscrit le nom d'une personne.

Ce système de classement est incontestable dans un grand nombre de cas, en particulier quand il y a plusieurs lettres d'un même correspondant : ainsi, le volume de Frederick Bliss Luquiens, *An Introduction to old French Phonology*<sup>33</sup>, contient deux lettres de 1909, l'une de septembre, qui a pu accompagner l'envoi du volume, l'autre du mois d'octobre. C'est encore plus incontestable quand les papiers qui sont rangés dans un livre donné ne sont pas de nature scientifique, mais personnelle : certains livres ont ainsi l'allure d'archives familiales, comme l'édition de Matfré Ermengau par Gabriel Azaïs, qui renferme, outre des lettres personnelles, le faire-part de mariage de sa fille Gabrielle en 1868 jusqu'à son faire-part de décès en 1887 et celui du père en 1888<sup>34</sup>. *Le origini dell'epopea francese* de Pio Rajna contient lui aussi plusieurs cartes postales du savant italien et le faire-part de décès de sa mère. Les faire-part du décès d'Albert Brunot, à l'âge de 46 ans, et de Mme Veuve Albert Brunot, tous les deux de 1906, sont abrités dans le premier volume de l'*Histoire de la langue française* du frère Ferdinand<sup>35</sup>. Le faire-part de décès d'Alfred Cohen, père de Gustave Cohen, est classé dans la traduction allemande de la *Mise*

en scène du théâtre religieux en France au Moyen Âge<sup>36</sup>. Celui de Madame Henry Jeanroy en 1903, mère [?] d'Alfred, est rangé dans les *Origines de la poésie lyrique*, alors que le faire-part de décès d'Adolphe Hatzfeld, du 5 octobre 1900, repose dans le *Dictionnaire général de la langue française*. L'édition du *Lai d'Aristote* par Pierre-Alexandre Héron sert d'écrin au faire-part de décès (1903) de son auteur. Dans un registre plus gai, l'annonce du mariage de la fille des Comparetti est rangée dans *Virgilio nel Medioevo* du père<sup>37</sup>...

On n'arrive plus bien à savoir dans quels volumes était rangée une autre catégorie de documents : les demandes de renseignement. Souvent, en effet, des collègues s'adressaient en désespoir de cause à Paul Meyer pour savoir si, d'aventure, il avait déjà rencontré tel ou tel titre, tel ou tel manuscrit. Ces demandes émanent naturellement de personnes qui étaient au contact avec les documents et n'étaient sans doute pas pour déplaire à Paul Meyer. William Dunn Macray, bibliothécaire à la Bodleian Library, pouvait par exemple lui adresser quelques lignes d'une sobriété toute anglaise sans s'encombrer de fioritures inutiles :

W. D. Macray, Bodleian Library, Oct. 27 (sans année)

My dear Sir,

Dr Neubauer<sup>38</sup> bids me venture to trouble you with a question, while sending you his kind regards. Can you tell me what book, probably a romance, is designated *Lunda Leys*? Such a book I am told was bequeathed by an English knight to his daughters in 1348, and it is desired to identify it.

*Lunda Leys* ne désigne pas une œuvre alors inconnue, mais est la forme très estropiée d'un titre dont Paul Meyer a inscrit la forme correcte au crayon sur la carte : *Lumiere aus Lais*, un texte qui allait être édité un petit siècle plus tard seulement, mais dont il connaissait deux manuscrits, conservés dans les bibliothèques de Cambridge<sup>39</sup>. *It is desired to identify it*. Il suffit de demander. Paul Meyer a toujours raison.

<sup>36</sup> *Geschichte der Inszenierung im geistlichen Schauspielen des Mittelalters in Frankreich*, ins Deutsche übertragen von Constantin Bauer (Leipzig : W. Klinkhardt, 1907).

<sup>37</sup> Domenico Comparetti, *Virgilio nel Medioevo* (Firenze : Seeber, 1872).

<sup>38</sup> Il s'agit d'Adolf Neubauer, lui aussi bibliothécaire à la Bodléienne d'Oxford, spécialiste de manuscrits hébreux.

<sup>39</sup> *La lumere as lais by Pierre d'Abernon of Fetcham*, ed. G. Hesketh (London : Anglo-Norman Text Society, 1996–2000), 3 t. Paul Meyer, « Les manuscrits français de Cambridge : I. Saint John's College », *Romania* 8 (1879) : 305–42, en particulier 325–32 et « Les manuscrits français de Cambridge : II. Bibliothèque de l'Université », *Romania* 15 (1886) : 236–357, en particulier 287–9.

<sup>30</sup> Leipzig : O. R. Reiland, 1911, coté 85019.

<sup>31</sup> Lettre du 15 décembre (sans année), portant l'en-tête : « R. Elphreda Fowler, 41, rue Notre Dame des Champs (à la main), 20, Bardwell Road, Oxford ».

<sup>32</sup> R. Elfreda Fowler, *Une source française des poèmes de Gower* (Macon : Protat Frères, 1905).

<sup>33</sup> New Haven, Conn. : Yale University Press, 1909.

<sup>34</sup> Gabriel Azaïs, *Le Breviari d'Amor de Matfré Ermengaud* (Béziers-Paris : Secrétariat de la Société archéologique, 1862–81), 2 vol.

<sup>35</sup> Le premier volume de l'*Histoire de la langue française* avait paru en 1905.